

LXV

GRANDES CHOSES, PETITS MOYENS.

Henri était seul ; il pensait aux événements qui venaient de se succéder, aux ingénieuses imaginations de Criquet, aux conversations qu'il avait eues avec lui et aux conséquences sociales qui en pouvaient découler.

— C'est possible, songeait-il ; il ne faut que vouloir. Criquet a trouvé, sans la chercher, la solution d'un grand problème social. Son service de correspondances peut devenir la base d'une association, d'une ligne. Consentirait-il à mener à bien cette entreprise ? J'en doute. Il la sacrifierait à une plaisanterie. C'est plus tôt un artiste qu'un homme politique. Il sème et laisse à d'autres le soin de la récolte.

« Je pourrais, d'ici, faire rayonner son idée sur tout le continent, réunir en association confraternelle tous les sorciers nègres, fédéraliser, pour ainsi dire, leurs tribus, inculquer les premières idées de civilisation : suppression des sacrifices humains, de l'anthropophagie, de l'esclavage ; ligne défensive contre les négriers, service d'avertissements rapides en cas de danger, organisation préliminaire d'une armée générale, vide devant la marche des bandits ; oui, tout cela est bien réalisable.

« Certes, les moyens que je veux employer sont petits, mesquins ; mais que faire avec des discours, des phrases, une éducation ? Il faudrait agir sur plusieurs générations, civiliser d'abord les futurs civilisateurs ? C'est matériellement impossible. Il faudrait des armées pour terrifier ces peuplades ; que faudrait-il pour les éduquer ? Quels moyens employer pour combattre les autocrates qui disposent de la vie de leurs sujets ? Le sorcier constitue à lui seul ici la vie spirituelle. Il est prêtre mais orgueilleux de son pouvoir, il est adroit, il dirige : je le dirigerai. Et pour y parvenir que faut-il faire ? Être plus sorcier que lui, c'est-à-dire le surpasser, le mater, le dominer moralement.

« Oui, Criquet est dans le vrai : c'est le moyen immédiatement praticable.

« La saison des pluies commence à peine, nous sommes emprisonnés ici. Paul n'arrive pas ; où est-il ? Comment le savoir ? Nos chameaux sont malades : que faire ? »

Il se leva et se dirigea vers l'endroit où il sa'vait rencontrer son compagnon.

— Criquet, dit-il, dès qu'il fut à portée d'être entendu, que faites-vous là ?

— Je deviens idiot.

— Soyons sérieux, la situation l'exige.

— Je vous avais cependant prié de me laisser l'honneur de mon invention.

— Soyez sans crainte, je ne m'approprie ni la fortune, ni les idées d'autrui.

— Vous saviez donc ce que je faisais ?

— Je m'en suis douté, mais je ne vois pas quel parti vous pourrez tirer de cette énorme proie. Ce n'est point pour le dompter que vous avez pris votre hippopotame, je suppose ?

— Non. Je veux tout bonnement en faire un bateau.

— Quelque chose comme un grand canard...

— Non, non, un bateau plongeur, insubmersible, et vingt-trois et cætera, je les ai comptés.

— Peut-on savoir...

— Quoi ?

— Pourquoi vous n'abattez pas votre butin d'un coup de carabine ?

— Pour gâter mon vaisseau ? que nenni ! Je vais l'étouffer.

— Dans vos bras ?

— De mes bras, avec de la fumée. Vous voyez ces montagnes d'herbes ? je vais y mettre le feu et enfumer mon animal.

— Il me paraît fort peu satisfait du logis que vous lui avez donné ; il finira par le démolir.

— C'est ce qui me chiffonne ; je croyais pouvoir le faire mourir de faim. Un gaillard de cette taille-là me paraissait ne pouvoir passer plus d'un jour sans manger.

— Vous ne le tiendrez plus deux jours, si vous ne le tuez.

— Je ne veux pas lui trouer la peau, je veux l'étouffer.

— Si vous vous faisiez aider ?

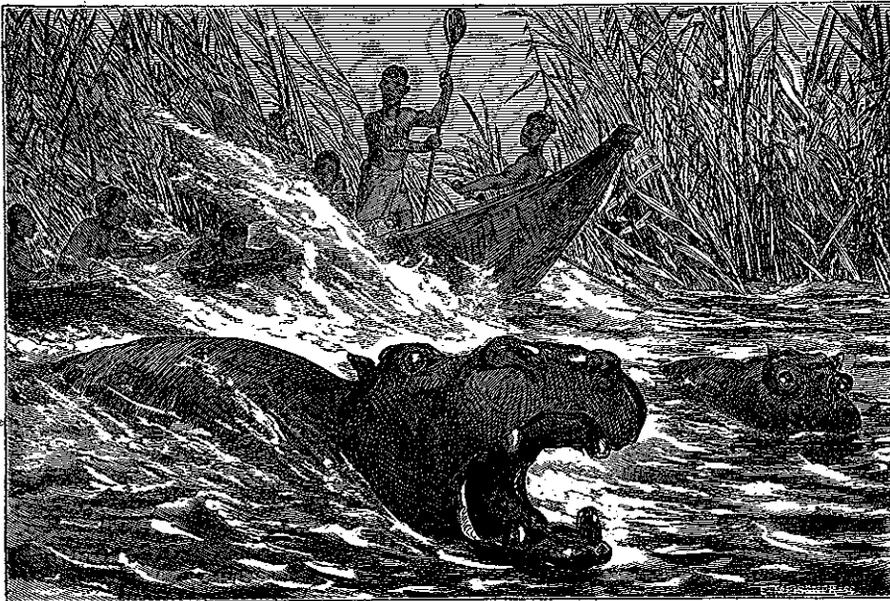
— Je ne demande pas mieux.

— Nous allons travailler ensemble pendant une heure ou deux, puis j'irai relever von Ruff, qui est de garde au château.

— Accepté. Enfumons-le, aveuglons-le. Nous pousserons notre feu en avant, de manière que, dérobés par la fumée, nous arriverons à rétrécir notre cercle hippopotamicide jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

- Tout en travaillant, je vous dirai pourquoi je vous cherchais.
- Tiens, oui ! pourquoi êtes-vous venu me relancer jusqu'ici ?
- Pour vous demander de préparer une grande scène de magie blanche.
- En vérité ? et pourquoi cette scène de magie ?
- Pour la faire servir de décor à une comédie dont j'espère un grand succès.
- Pour égayer notre triste séjour ?
- Non ; pour compléter votre heureuse idée d'association de sorciers.
- Comment ? J'ai voulu enrégimenter les sorciers, moi ?
- Hé oui !... N'avez-vous pas établi un système de correspondance basé sur les offices de ces... farceurs ?
- Certainement ; mais je ne vois pas où vous voulez en venir.
- A fonder une ligne civilisatrice.
- C'est une idée d'homme sérieux ; cela n'est pas dans mon programme.
- Vous voudrez bien m'aider, néanmoins ?
- S'il y a moyen de rigoler, j'en suis toujours.
- Vous me ferez le décor, je me charge du reste.
- A cette condition-là, j'y consens.
- Vous m'aidez encore pour ce qui restera à faire.
- Heu ! de la politique noire, vous savez, ça ne me botte pas. Je n'ai pas envie de devenir ministre, et je n'ai jamais pu souffrir les avocats.
- Si vous consentez à me tenir compagnie, je vous autoriserai à « mécaniser » qui vous voudrez.
- Qui ouvre une fenêtre devant une porte entre-bâillée, s'expose aux courants d'air !
- Et je serai la première victime de ma concession, sans doute.
- Le mot « impossible » n'est pas français ; donc...
- Pourvu que vous ne brouilliez pas mon jeu, vous pouvez tricher tant qu'il vous plaira.
- Expliquez-moi la trame de la pièce.
- Je réunirai ici, en employant votre croix fétiche, le plus grand nombre possible de sorciers. Je les placerai sous la maîtrise d'Iziilii, qui, seul, sera sous notre direction.
- Bien, bien. Mon rôle, exclusivement ; je n'ai pas à apprendre le rôle des autres.
- Il faut donc qu'Iziilii passe pour le plus instruit, le plus terrible des magiciens.

- Facile.
 - Il faut que ses disciples soient émus, terrifiés par la grandeur de la scène où se fera la réunion.
 - J'ai l'affaire.
 - Il faut qu'ils assistent à une véritable fête de sorciers.
 - Un sabbat au dix-neuvième siècle?
 - C'est cela.
 - J'y réfléchirai; vous aurez cela dans le grand goût.
- En ce moment von Ruff arrivait, donnant gracieusement le bras à Catherine.



CHASSE A L'HIPPOTAME.

Tous deux furent mis au courant des projets en voie d'exécution. Le savant émit un nouvel avis: il voulait, lui, empoisonner le pachyderme. Il y avait, disait-il, non loin de là, toute une forêt de fleurs vénéneuses que l'on pourrait utiliser; mais il lui fut démontré par Criquet:

Primo, que la médication demanderait trop de temps; deuxième O, que l'animal n'en serait pas empoisonné; et, troisième O, que s'il voulait faire autrement que les autres, il pouvait... aller se promener.

Enfin le professeur d'histoire naturelle donna un coup de main.

Mais, ô malheur! une distraction faillit lui être fatale: il faisait

flamber une brassée d'herbages, lorsqu'il crut distinguer une plante inconnue. Il y plongea les mains en avançant la tête et sa barbe ne fut bientôt qu'une flamme...

— Brrr! je me suis légèrement échaudé, et ce, pour un vulgaire *Draccena Sapochinowski*, fit-il, en portant la main au menton. Il eut un cri :

— Ma barbe!

— Oh! s'écria Criquet, qui éclata de rire, rasé! rasé de frais, von Ruff, oh!

— J'y tenais cependant beaucoup, à ma barbe, elle n'avait jamais été rasée, mais puisqu'elle est brûlée, je n'y vois qu'un remède...

— C'est de la laisser repousser, acheva Criquet, riant toujours, pendant que son hippopotame goûtant moins le spectacle, commençait à mugir de plus belle. Tous deux étaient prêts d'étouffer.

Enfin bon ; le rieur se calma, le feu entourait maintenant le monstre, que la fumée commençait à asphyxier.

Vers le soir l'hippopotame n'existait plus.

LXVI

TOUT ÇA, C'EST DE LA MÉCANIQUE!

Dès le lendemain matin, Criquet était allé se rendre compte du commencement de réalisation de son idée. L'hippopotame était affaisé au fond de la fosse.

— Gagner un éléphant à la loterie, se disait notre futur constructeur de navire, c'est déjà passablement embarrassant. Mais avoir un *hippopotame* en cage! C'est pas une souris, ce grand serin-là! Il faut lui faire vider les lieux! Et pas un huissier sous la main. Diable! comment faire? des cordes, des poulies? bernique! des grues, des chèvres, des cabestans? re..bernique! Heu!... oui, heu! Mais ça ne m'avance pas, mes heu; faudrait trouver mieux que cela. Voyons voir. Leviers, crics, re..heu! pas assez de monde. Ah, parbleu! je vais le retirer de là par pièces et morceaux, — sans endommager la peau, bien entendu. — Seul, je n'y arriverai pas, je m'en vais chercher von Ruff. Il m'enverra à la moutarde, c'est dût... Mais non: j'ai une idée.